

CINQUIÈME JOUR

J'écris ces pages de nuit, assis en tailleur sur le balcon, après une soirée passée avec Hassan. Il a grandi avec ces ruines que rongent peu à peu les bulldozers. Tout à l'heure, pour le rejoindre, j'ai pris par la rue al-Arz, celle qui plonge vers la mosquée de l'émir Assaf. Tout en marchant, j'ai imaginé. Cette artère qui s'achève en une longue courbe traça pendant plus de dix ans la sanguinaire frontière séparant les milices chrétiennes des légions de fedayins et leurs alliés musulmans. Étrange : dans cette cité en cours de ravalement général, où l'on se convainc que le passé s'enterre à coup de pelleteuse, les grues gardent encore leur distance avec cette rue mortifère. Dans un bar près de la jetée, un vieil homme m'a expliqué que l'administration de la ville ne parvenait plus à retrouver les propriétaires de chacune des parcelles de terrain. « On s'est tellement entretué de part et d'autre de ces immeubles, dans cette rue-là. Entre familles chrétiennes et musulmanes. Femmes, enfants, vieillards : chacun voulait saigner son vis-à-vis. Peut-

être ont-ils trop bien besoiné ? À force de se viser par familles entières, y a plus un héritier debout pour commander les travaux. »

C'est sûrement ça le choc des civilisations : deux immeubles rivaux, antagonistes prétendus, devenus deux carcasses de béton à tripes ouvertes, aux façades aussi éventrées que les propriétaires ennemis. Et plus une grue qui n'ose rebâtir le bel ouvrage.

Hassan m'attend. Nous nous retrouvons à deux cents mètres de là, dans cet autre quartier de Beyrouth récemment rénové celui-là, ressemblant à s'y méprendre au centre-ville d'Aix-en-Provence. Il y a dix ans, ici aussi, à peu près aucune maison ne tenait debout. Aujourd'hui, on déambule dans un village gallo-romain reconstitué pour les besoins d'un parc d'attractions. La place de l'Étoile autour de laquelle rayonne la vie nocturne libanaise est toute proche.

Il est 10 heures du soir, les terrasses de ces rues pavées se remplissent, les musulmanes se font plus rares, les jeunes chrétiennes sortent, une techno orientale accompagne leurs claquements de talons sur les pavés, les jeunes garçons des quartiers chiïtes boivent et fument le narghilé. Ambiance festive, œil brillant, chemises trop ouvertes, c'est le mois d'avril et l'on songe déjà à passer l'été ici.

Jadis jeune fournisseur en armes lourdes de la plupart des belligérants de la guerre civile, Hassan a

consacré ces dix dernières années à travailler pour le compte d'un prestigieux intermédiaire d'origine saoudienne spécialisé dans les marchés de l'armement. Hassan, c'est un philosophe infréquentable : une belle érudition et une morale nihiliste sans pareille pour justifier un regard déshumanisé sur ses propres activités.

Au téléphone, alors que je l'appelais depuis Paris pour organiser ce rendez-vous et lui expliquais mon intérêt pour les trafics d'armes, j'ai presque senti dans ses propos une ardeur de militant. Mes interrogations ne lui paraissaient pas naïves, plutôt choquantes.

« À l'exception notable des attentats du 11 septembre 2001, la plupart des actions attribuées à Al-Qa'ida supposent des approvisionnements en explosifs. Est-il possible de remonter les réseaux de fournisseurs, de connaître l'identité des financiers qui assurent les achats ? »

Dans le combiné téléphonique, j'avais entendu cette expiration nasale mélange de résignation et d'ironie. Puis il avait lâché :

« C'est le problème avec vous autres les Français, vous, vous n'avez toujours pas terminé cette guerre du Liban ! Et les Américains, ce n'est pas très différent non plus. »

Le sens de ce trait m'était demeuré mystérieux. Maintenant c'est différent. Nous nous écoutons

mutuellement tout en avalant l'un de ces délicieux vins libanais récoltés sur les coteaux qui dominent la Bekaa.

Il partage mon intérêt pour les trafics de matériel de guerre – l'expérience en plus. Chaque conflit ou chaque campagne terroriste suppose l'installation (en général plusieurs mois avant) de réseaux clandestins de fournisseurs, répondant aux commandes passées par un trésorier. Découvrir l'identité de ce dernier, sans qui rien de significatif ne survient, c'est connaître les organisations ou les États qui orchestrent les aventures guerrières. Ainsi, près de deux ans avant le déclenchement de cette guerre du Liban, alors peu prévisible, sait-on quel État permit à l'OLP de se payer les plus belles pièces d'artillerie du III^e Reich, qui depuis 1945 attendaient de nouveaux consommateurs, quelque part dans des hangars militaires de RDA ? Et pour le voyage-retour vers l'Europe, en 1989, bien avant le début des affrontements dans les Balkans, sait-on quelle organisation finança l'acheminement des canons restants vers l'ex-Yougoslavie ?

Voyez le nœud gordien : les réseaux illicites qui arment des populations (le plus souvent désespérées) reçoivent monnaies trébuchantes de structures parfaitement licites (États, organisations religieuses, partis politiques...), lesquelles témoignent d'un sens du recyclage qui laisserait admiratif mon charcutier-traiteur de la rue Cler. Sans leur association contre-nature, où l'argent propre finance de sales desseins,